

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 1 (1924)
Heft: 10

Artikel: Terreur avec Pearl White
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TERREUR

avec Pearl White



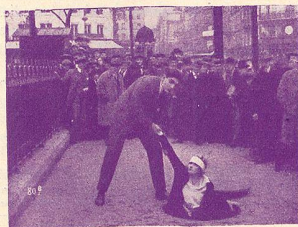
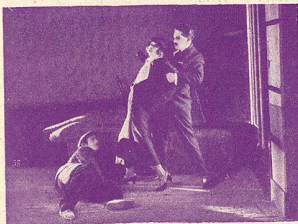
PEARL WHITE

Comment j'ai tourné TERREUR

Lorsqu'après plusieurs mois d'inaction, j'ai envisagé la possibilité de réaliser une production en France, je me suis mise en quête d'un scénario conforme à mon « genre », celui qui a séduit le public, l'auteur du *Fils de la Nuit*, vint me lire une de ses « histoires » qui me plut tout de suite.

Quelques jours plus tard, des amis — français — mettaient à ma disposition les capitaux nécessaires à ma production. J'eus vite fait de trouver un studio, mais c'était un studio « clair » et j'arrivai à persuader son propriétaire qu'il fallait le noircir. Il acquiesça à mon désir et je m'occupais dès lors d'avoir la lumière, toute la lumière nécessaire à la confection d'un film dont la photographie serait impeccable.

Puis ce fut le choix des collaborateurs et des artistes. J'eus la grande joie de constater que ma nationalité ne choquait personne, au contraire. Je choisis les meilleurs parmi les bons et je dois à la vérité de dire que je n'ai eu qu'à m'en féliciter.



PEARL WHITE

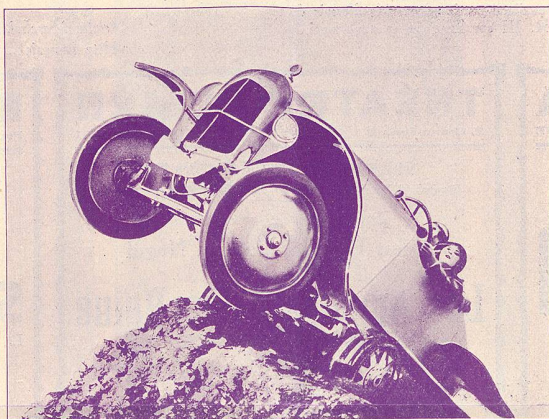
Estimant que, dans une production, les plus grandes dépenses sont : le temps perdu, je mis en pratique la méthode américaine qui ne connaît le repos que lorsque le travail est terminé. C'est ainsi qu'en France, je pus tourner à l'américaine un très bon film français avec des éléments français et des capitaux français.

Car je tiens essentiellement à ce que l'on sache qu'il s'agit d'un film français sous toutes ses formes.

Je tiens à remercier publiquement tous ceux qui m'ont aidé à réaliser cette production, la meilleure entre toutes, j'en suis sûre — et je m'y connais ! — Artistes, opérateurs, électriciens, machinistes, régisseurs, tous ont droit à ma reconnaissance. J'espère de leur prouver en produisant encore ici. Mais c'est maintenant aux Directeurs que je m'adresse, à vous Messieurs qui, connaissant le goût de vos publics, pouvez décider du sort de mes futures productions.

Si je vous plais encore, je continuerai. S'il en était autrement, je deviendrais alors une fidèle cliente de vos établissements et ce serait à mon tour d'apprécier les productions de mes camarades français.

PEARL WHITE.



LES FILMS QU'ON NE VOIT PAS

FREDERICUS REX

Les débuts de Jackie Coogan

Jackie Coogan est né le 26 octobre 1914, non à Los Angeles, comme on l'a souvent indiqué, mais dans une petite localité voisine de New-York, et cela parce que son père, danseur fantaisiste de music-hall, se trouvait là en représentation à ce moment, accompagné de la maman Jackie.

Il ne pouvait être question d'emmener le bébé en tournée avec eux aux quatre coins des Etats-Unis ; aussi les Coogan confièrent-ils le petit Jackie à sa grand'maman, qui résidait dans les monts de l'Oakland.

Trois ans plus tard, les parents de Jackie, qui avaient signé avec l'impresario Shubert pour une longue série de représentations dans sa « chaîne » de music-halls, repriront l'enfant avec eux et se fixèrent dans un faubourg de New-York.

Ce changement ne valut tout d'abord rien à Jackie, qui fut atteint très sérieusement par une épidémie infantile qui sévissait alors, au point même qu'on désespéra de le sauver.

Guéri, il suivit ses parents en tournée. Papa Coogan était alors partenaire d'Annette Kellermann, la fameuse ondine, dans un numéro de music-hall. Un soir, à San-Francisco, — c'était pendant l'hiver 1918-1919, alors que Jackie avait quatre ans — le futur créateur du *Kid* assistait, de la coulisse, à la danse burlesque par laquelle son père et Annette Kellermann terminaient leur numéro. Le rideau descendait et d'interminables rappels se succédaient. Ne sachant comment faire face à un tel succès, Coogan saisit tout à coup son fils par la main et l'amena devant le public pour saluer. Du coup, ce fut du délire ; Jackie salua, salua encore, puis commença une des imitations qu'il avait si souvent faites devant des machinistes et des acrobates, ses amis. Imitations qu'il termina par une petite scène que son papa lui avait apprise, la grande tirade de David Warfield dans *The Music Master*.

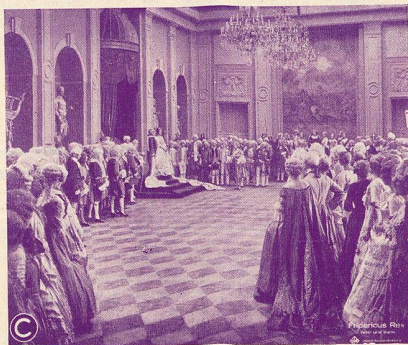
Devant le succès obtenu ce soir-là, miss Kellermann décida les parents de Jackie à faire jouer à l'enfant cette scène supplémentaire aux représentations qui suivraient et pour laquelle un salaire de vingt-cinq dollars leur serait octroyé.

Quelques jours plus tard, les Coogan et Annette Kellermann paraissaient dans leur numéro à l'Orpheum de Los Angeles.

Ce film, qui a été tourné il y a deux ans en Allemagne et qui a été interdit dans certaines villes pour des raisons politiques, n'a pas vu en Suisse la lumière de l'écran ; des préjugés patriotiques l'ont condamné à rester dans l'ombre ; il n'y avait rien cependant dans le scénario qui puisse offenser le sentiment national le plus pur. Il s'agissait seulement de reconstituer l'histoire tragique de Frédéric-le-Grand, qui eut une jeunesse orageuse et souvent mailla à partir avec son terrible père Frédéric-Guillaume I^{er}, surnommé *Le Roi sergent*. C'était un ami des lettres et des lettres françaises en particulier ; il accueillit Voltaire à la cour de Potsdam, ainsi que de nombreux savants et philosophes français.

Voici le scénario de ce film frappé d'ostracisme :

Le Kronprinz, plus tard Frédéric-le-Grand, ami des lettres et des arts, détestait le métier de soldat, ce qui indisposait fortement le « roi sergent », son père. A la suite d'une scène violente, il s'enfuit, fut arrêté et ramené aux fortifications de Küstrin, où il dut assister à l'exécution de son ami et collaborateur Katte. Après des années de souffrance, le Kronprinz mena une vie toute d'application et d'étude à Rheinsberg et se réconcilia avec son père à son lit de mort. Et voilà. Ce film est tourné au château de Potsdam, dans une mise en scène grandiose et, à titre documentaire, nous en donnons ici une modeste illustration pour en garder un souvenir dans les annales du cinéma.



Une scène de FRÉDÉRIC-LE-GRAND

Les Coogan avaient à Los Angeles un grand ami en la personne de Sidney Graumann, propriétaire de plusieurs grandes salles de cinéma de la capitale du film. Graumann vit Jackie dans ses imitations et en parla à son ami Chaplin.

Chaplin, qui commençait alors à tourner *Une Journée de Plaisir*, vit l'enfant et, très intéressé, obtint des parents qu'il tint un petit rôle d'essai dans ce film. C'est du reste là un fait très peu

connu, mais il suffit d'aller revoir ce film pour en vérifier l'exactitude.

A Day's Pleasure terminé, Jackie Coogan fut engagé par Harry Beaumont pour tenir un petit rôle dans un film de Viola Dana, pour la Loew-Metro. Enfin, ce fut l'engagement — à soixante-quinze dollars par semaine — pour le film qui allait demander plus de dix mois d'efforts à Charlie Chaplin et que le monde entier a vu et revu sous le titre : *The Kid*.



Frédéric-le-Grand

Chacun connaît la suite de la nouvelle histoire de Jackie. En 1921, lorsque le film de Chaplin paraît, Sol Lesser conclut un arrangement avec les parents de Jackie ; pour une somme de deux cents mille dollars, plus un pourcentage sur les recettes, Jackie tourne dix films pour First National, *Pech's bad boy* (Le Gosse infernal) ; *My Boy* (Mon Gosse) ; *Trouble* (Chagrin de gosse) ; *Oliver Twist* ; *Daddy* (P'tit Père, et *Circus Day* (L'Enfant du Cirque).

En 1923, Jackie Coogan devient « star » des films Loew-Metro, ses parents ayant signé un contrat lui assurant soixante pour cent des recettes encaissées par ses films, avec une garantie immédiate de cinq cent mille dollars versés à la signature du contrat.

Gaumont va éditer en France les films de ce contrat, qui sont : *Long live the King* (Le Petit Prince) ; *A Boy of Flanders* (L'Enfant des Flandres) ; *Robinson Crusoe, junior* (Le petit Robinson Crusoe) et *The Rag Man*, que Jackie a terminé avant son départ pour l'Europe.

Ainsi s'exprime dans *Cinéa-Ciné* P. H.